

Rapport de soutenance de thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie

Le 23 octobre 2015

Jean-Baptiste Pettier

*« Les guerres sentimentales. Anthropologie morale du marché matrimonial de la Chine
urbaine des années 2000 » 619 pages*

Jury composé de :

Michel BOZON, Directeur de recherche à l'Institut National d'Etudes Démographiques,
président du jury

Susanne BRANDTSTÄDTER, Professeure à l'Université de Cologne, rapporteure

Didier FASSIN, Professeur à l'Institute for Advanced Study, Princeton, et directeur d'études à
l'EHESS, directeur de thèse

Isabelle THIREAU, Directrice d'études à l'EHESS, examinatrice

Jeanne-Véronique PACHE-HUBER, Professeure associée à l'Université de Fribourg,
rapporteure

Bernard VERNIER, Professeur émérite à l'Université Lyon 2



Michel Bozon, président du jury, invite le candidat à exposer en une vingtaine de minutes les grandes lignes et les principaux apports du travail.

Après l'exposé de Jean-Baptiste Pettier, le président donne la parole à **Didier Fassin**, directeur de la thèse. Il rend tout d'abord hommage à la mémoire d'Élisabeth Allès qui, jusqu'à son décès, a codirigé avec rigueur et générosité la thèse de Jean-Baptiste Pettier. La soutenance conclut huit années d'un travail portant sur les transformations contemporaines du marché matrimonial dans la Chine contemporaine qui a été réalisé grâce à une allocation de recherche. L'objet plus spécifiquement étudié est le *xiangqin*, que l'auteur traduit de façon simple et convaincante par « la recherche organisée d'un conjoint ». L'enquête est construite autour de trois scènes principales : une agence matrimoniale; des réunions de parents en quête d'un partenaire pour leur enfant ; des événements publics destinés à favoriser les rencontres entre jeunes. Autrement dit, s'agissant de marché matrimonial, on a affaire à trois formes principales : un marché avec intermédiaires rémunérés, un marché semi-ouvert avec médiation parentale, un marché ouvert avec catalyseur social. De façon plus ponctuelle, mais toujours juste, sont aussi mobilisés d'autres matériaux : site internet, émission de télévision, courrier écrit ou confidences faites à l'auteur qui enrichissent la compréhension des enjeux qui caractérisent le *xiangqin*.

Parler de marché démarque l'approche choisie par Jean-Baptiste Pettier de deux autres qu'il décrit comme ayant servi à décrire classiquement les unions en Chine. La première, culturaliste, dans sa version orientaliste, met en avant les traits d'une civilisation éternelle, avec ses valeurs et ses usages. Ainsi, les agences contemporaines sont volontiers rattachées à la tradition millénaire des marieuses ; or l'auteur considère qu'il s'agit moins aujourd'hui de la réinvention de cette tradition que de la légitimation rhétorique des nouvelles pratiques en les inscrivant dans un héritage. La seconde, structuraliste, dont une discussion serrée est proposée, décrit des règles qui président au choix du conjoint et les suppose largement acceptées dans les faits. Ici, l'auteur suit Pierre Bourdieu contre Claude Lévi-Strauss en analysant les stratégies déployées par les parents et leurs enfants pour parvenir à « faire un bon mariage ».

Mais le concept de marché matrimonial implique également une mise à distance de la dimension sentimentale : si l'on est en quête d'un conjoint sur la base de son salaire, de son diplôme, de son origine sociale et géographique, au point de l'afficher sur de petits écriteaux lors des rencontres, la dimension affective de l'inclination passe à l'évidence au second plan. Or, Jean-Baptiste Pettier, s'opposant ainsi à la fois à une littérature de sciences sociales qui, dit-il, tend à considérer que les Chinois ne connaissent pas l'amour et aux déclarations de ses interlocuteurs qui, eux, le déplorent, affirme que tel n'est pas le cas. Alors qu'il apporte toutes les preuves du matérialisme qui prévaut dans la quête du partenaire idéal et qu'il va même jusqu'à décrire dans son titre et dans le corps du texte cette quête comme une guerre, il insiste pourtant sur l'importance de la relation amoureuse. Les preuves apportées en sont toutefois paradoxales puisqu'elles se manifestent surtout négativement : on parle certes d'amour, mais c'est pour dire qu'il n'entre pas en ligne de compte dans le choix du conjoint. Peut-être aurait-il fallu, dans l'analyse, différencier l'expérience et l'expression des affects et arguer alors de ce qu'on pouvait ressentir de l'amour sans le manifester explicitement. Peut-être aurait-il

aussi été nécessaire de disposer de biographies de jeunes hommes et de jeunes femmes mariés permettant de voir rétrospectivement si, par exemple, des relations amoureuses se construisaient avec le temps au sein des couples.

Comment donc penser ensemble l'apparente contradiction d'un marché matrimonial sur lequel ne semblent compter que les attributs matériels présents ou anticipés du conjoint et sur lequel les garçons – ou leurs parents – cherchent des filles qui leur sont un peu inférieures socialement au risque de rendre le mariage des jeunes femmes diplômées difficiles, d'un côté, et d'un jeu sentimental dont les principaux intéressés regrettent qu'il n'ait pas sa place et dont ceux qui les étudient nient l'existence, de l'autre ? En fait, on pourrait proposer à l'auteur une manière de considérer les deux faits qui articulerait, dans le monde réel, l'omniprésence de l'intérêt et, dans l'imaginaire, l'absence de l'amour, ce dernier se manifestant sous une forme à la fois rêvée et regrettée (il semble en être beaucoup question mais jamais comme de quelque chose qui aurait été vécu). Plutôt cependant que d'explorer cette interprétation, Jean-Baptiste Pettier suggère, vers la fin du manuscrit, que le marché matrimonial mobiliserait en fait deux sortes de valeurs : valeurs économiques, dans le projet d'ascension sociale, et valeurs morales, à la recherche des qualités personnelles. À travers ces dernières, il serait alors possible de retrouver les affects.

Les riches descriptions des trois scènes illustrant la diversité du marché matrimonial jettent un éclairage intéressant sur son fonctionnement et plus largement sur les relations entre les sexes et entre les générations dans la Chine contemporaine. Il apparaît toutefois que sont concernés principalement des citadins des classes moyennes bénéficiant d'un capital culturel relativement élevé. Une caractérisation démographique et sociologique de la population concernée serait alors intéressante afin de mieux prendre la mesure de l'importance du phénomène étudié, de sa distribution dans l'espace social et de ses variations dans d'autres milieux sociaux, qu'il s'agisse du monde rural ou des catégories urbaines pauvres, notamment les migrants. Le fait que le *xiangqin* semble avant tout concerner des jeunes avec les caractéristiques sociales évoquées tient du reste certainement à la manière dont ils vivent, consacrant tous leurs efforts à leurs études ou leur métier et, comme s'en plaint l'une des jeunes filles interrogées, n'ayant pas le temps de faire des rencontres.

Quoi qu'il en soit, le *xiangqing* traduit ce que Jean-Baptiste Pettier qualifie d'angoisse tant des enfants sur leur avenir conjugal que surtout des parents au sujet du devenir de leur progéniture, dans un contexte où l'injonction à s'enrichir se heurte à la dure réalité d'inégalités sociales croissantes. En fait, il pourrait être utile de distinguer l'angoisse comme fait psychologique spécifiquement en rapport avec le projet conjugal et professionnel et l'anxiété comme expérience sociale liée à une peur diffuse face aux incertitudes et aux tensions de la société chinoise. Cette angoisse et cette anxiété, que l'on pourrait trouver dans d'autres contextes, prend cependant une résonance particulière en Chine en raison de la politique de l'enfant unique qui conduit les parents à un investissement considérable dans la réussite économique et sociale de leur fils ou leur fille et place sur ces derniers une responsabilité difficile à assumer.

En conclusion, Didier Fassin félicite Jean-Baptiste Pettier pour les qualités de son travail : l'originalité du sujet qu'il a traité ; l'éclectisme des références mobilisées ; la richesse du matériau qu'il a réuni ; le souci de précision qu'il apporte à la description ethnographique ; enfin l'effort de conduire une réflexion théorique autour d'une question complexe nécessitant de recourir à différentes échelles d'analyse.

La parole est ensuite donnée à Jeanne-Véronique **Pache-Huber**, première rapporteure.

Elle indique que cette thèse analyse l'intermédiation matrimoniale et les débats que celle-ci engendre dans la Chine des grands centres urbains, qui est ainsi étudiée sous un angle original, particulièrement éclairant. Il s'agit d'une thèse richement documentée et solidement structurée de 619 pages, 556 pages de texte et 62 pages d'annexes.

Partant du constat que le mariage constitue un fait social total, la thèse exploite différents corpus de recherche (anthropologie des émotions, de la parenté, anthropologie politique, historique, économique) et se fonde sur une enquête de terrain considérable, rigoureusement menée à Chendgu et à Pékin. Elle a le grand mérite de saisir son sujet dans une perspective élargie, en embrassant sa profondeur historique et anthropologique. Elle analyse en effet les choix matrimoniaux en les inscrivant 'au cœur de phénomènes sociaux et historiques dynamiques, pensés en regard d'enjeux économiques et politiques (p. 80)'. Cette démarche permet à l'auteur de démontrer les dimensions politiques des émotions et des sentiments, en mettant en évidence l'évolution des usages et les points de vue contrastés des enquêtés. L'écriture est précise, élégante et atteste un sens de la formule, qui apparaît notamment dans certains sous-titres. Chaque chapitre se termine par une conclusion, fort utile, qui reprend l'essentiel et fait le lien avec le chapitre suivant.

Le texte principal de la thèse est organisé en 6 chapitres encadrés par une introduction (40 pages) et une conclusion (24 pages). La bibliographie fait état de près de 500 références en anglais, français et chinois, empruntées à différentes disciplines.

Composé de plusieurs parties, le premier chapitre (**JOUTES DE POUVOIR ET MOTS D'AMOUR. Problématisations savantes et politiques des sentiments et de la conjugalité dans la Chine du XX^e siècle: 59 à 134**) est une revue de la littérature spécialisée. Il retrace avec soin les enjeux et modalités de la problématisation des sentiments et de la conjugalité. Examinant des discours aussi bien orientalistes qu'auto-orientalistes, il explique la centralité de l'amour et des sentiments dans les recherches portant sur le monde chinois. Il rappelle tout d'abord l'importance que revêt la question de l'amour dans les débats académiques occidentaux sur la société chinoise, notamment dans les théories de modernisation qui considèrent certaines formes de mariage comme compatibles ou, au contraire, comme incompatibles avec la modernité. Opportunément, l'auteur rappelle aussi que, dans le contexte colonial, la prise en compte du sentiment dans les choix matrimoniaux renvoie à des stratégies de distinction sociale privilégiées par les élites et participe, de surcroît, à une construction racialisée de la supériorité occidentale.

Passant en revue des débats politiques internes, M. Jean-Baptiste Pettier démontre que 'le remodelage des liens interindividuels, l'encadrement du pouvoir des familles sur leurs

descendants et sa récupération au profit des gouvernants, font du mariage le site ultime d'imposition et de contestation de l'autorité, que celle-ci soit familiale ou publique - un véritable enjeu national' (132). La régulation du mariage s'inscrit ainsi dans un agenda politique révolutionnaire (interdisant la bigamie et instaurant une égalité entre les conjoints), qui vise à remodeler les relations entre individus et Etat. Dans cette optique, certains types de mariage (en particulier les mariages qualifiés d'arrangés) sont à bannir, car ils reflètent et perpétuent la subordination des individus à l'égard de leur famille/clan. Ce faisant, ils sont désignés comme des entraves à la capacité d'initiative de la jeune génération et des obstacles au développement de la nation chinoise.

Le chapitre 2 (MARIAGE ET COMPAGNIE. *Les marieuses modernes comme médiatrices des problématiques contemporaines*, 135 à 202), qui est alimenté par une lecture critique de sources secondaires et une enquête ethnographique, se penche sur différents acteurs/dispositifs d'intermédiation: marieuses 'traditionnelles' interdites pendant la période maoïste, membres de l'entourage, parents, intermédiaires modernes. Adoptant avec opportunité une perspective diachronique, il examine les enjeux et les modalités du contrôle que l'Etat exerce sur les intermédiaires depuis l'époque impériale jusqu'à la période actuelle. A ce titre, il évoque des intermédiaires traditionnelles puis analyse l'émergence de nouvelles institutions (données comme héritières d'autres plus anciennes), telles les émissions télévisées de rencontre, les agences matrimoniales, les réunions parentales et les sites de rencontre. Ces dispositifs novateurs permettent aux membres de certaines catégories sociales (en particulier aux membres de la classe moyenne) de trouver des solutions nouvelles à leurs problèmes contemporains, propres à un milieu urbain relativement favorisé.

L'étude approfondie d'une agence matrimoniale offre un éclairage privilégié sur les attentes des parents et des jeunes à marier, qui évoluent désormais dans un marché néolibéral. L'examen des critères de sélection atteste chez les uns et les autres une volonté de conjuguer des considérations affectives et des considérations économiques, des 'affects' et des 'intérêts' matériels, une 'logique de marché' et 'des enjeux sentimentaux' (201).

Le chapitre 3 (LES RÉUNIONS PARENTALES DU XIANGQIN. *Angoisses sociales, espoirs personnes, et concurrence des célibats*, p. 203 à 270) atteste que le choix d'un conjoint apparaît comme 'le territoire d'une concurrence effrénée' entre membres de la classe moyenne. Il traite plus particulièrement des réunions parentales et analyse leur organisation, leur fréquentation, les critères de sélection des conjoints et les attentes des participant-e-s. La quête des parents cristallise les problèmes et tensions engendrées par un changement social considérable, marqué tout à la fois par un contrôle drastique des naissances et le basculement du communisme au capitalisme.

Faisant le lien avec la 'politique de l'enfant unique', l'auteur souligne que les choix matrimoniaux déterminent non seulement l'avenir de mariés, mais aussi celui de leurs parents, qui dépendent économiquement de leur enfant.

Les critères de sélection des conjoints (origine géographique, proximité des habitus, traditions culinaires, etc.) reflètent une recherche d'homogamie si l'on prend en compte le respectif des familles des candidats à mariage; cette homogamie se cumule avec une

volonté d'instaurer - au niveau des conjoints eux-mêmes - une certaine asymétrie entre les époux garantissant la position dominante de mari et celle, subordonnée, de l'épouse (en terme de qualifications, salaire, taille et âge). La quête d'un 'bon parti' (la masculinité et la désirabilité sont évaluées largement en terme de compétitivité professionnelle) favorise ainsi, dans le cadre des réunions parentales, la surreprésentation et la mise en compétition de parents de jeunes filles, qui contrastent avec le déséquilibre démographique chinois, marqué par une proportion insuffisante de femmes/filles.

Soulignant la continuité existant entre les choix matrimoniaux et professionnels, l'auteur explique que seul un choix matrimonial approprié permet de consolider ou d'accroître une mobilité et un statut social acquis au prix de nombreux sacrifices. Une mésalliance ou le célibat durable (mettant terme à la lignée) met en échec les efforts consentis. Exprimées en termes de préoccupations individuelles, les inquiétudes et ambitions des parents et des enfants renvoient à des problèmes essentiels que rencontre une partie significative de la société chinoise, particulièrement active et visible. En effet, le mariage représente un défi d'autant plus important qu'il détermine durablement la vie des parents et des mariés. Au bénéfice d'une formation et d'un emploi considérés comme enviables, obtenus de haute lutte, les jeunes à marier se doivent de ne pas déchoir dans leurs choix matrimoniaux. Le chapitre explicite avec beaucoup de finesse les crispations induites par l'injonction de la réussite (sur le plan économique et social) lorsque les perspectives matrimoniales laissent à désirer.

Le chapitre 4 (LE SORT PERSONNEL. *Quête sentimentale et ambivalences affectives*, p. 271-334) aborde les choix matrimoniaux du point de vue des candidat-e-s au mariage et saisit leur opinion sur 'l'optimisation en urgence de la recherche d'un conjoint', passant par 'une mise en concurrence généralisée' (308). Il passe en revue les critères de sélection, différenciés pour les hommes et les femmes, et souligne que la 'manière dont il faut être à deux et qui donnera sens à la vie de couple est déjà engagée dans le mode même de cette recherche de conjoint, dont on écartera donc ceux qui s'écartent trop de la norme et échappent au classement positif ordinaire' (324). La recherche du meilleur parti possible, reflétant et confirmant la réussite professionnelle et économique des jeunes à marier, condamne les individus à se montrer exigeants au point de poursuivre un idéal inaccessible: 'la guerre du *xiangqin* est en quelque sorte une guerre du fantasme, à propos de l'autre comme à propos de soi. L'idéal de réussite personnelle contient aussi l'image de conjoints idéaux impossibles à rencontrer' (332).

Le chapitre 5 (DU MARIAGE ARRANGÉ AU MARIAGE LIBRE. *Repenser la construction d'un discours sur le lien social*, p. 335-420) examine différents corpus de recherches académiques susceptibles d'apporter un éclairage sur l'intermédiation. A ce titre, il présente diverses recherches (occidentales et non occidentales) effectuées sur le mariage en Chine et critique les analyses centrées sur les rapports de force entre les générations lors de la sélection des conjoints. Proposant une relecture des travaux existant, l'auteur questionne la réalité de l'opposition entre les générations, pour mettre en évidence le 'caractère consensuel des décisions prises' (542). Il critique l'approche culturaliste centrée sur certains concepts (*guanxi*, piété filiale, confucianisme) jugés utiles pour appréhender les choix matrimoniaux. L'auteur propose également de repenser le concept de *guanxi* en se référant à la notion plus

générale de 'familiarité', qui désigne 'une connaissance de proximité, de détail, d'intimité, qui permette de penser pourquoi et comment il est possible dans certains cadres de s'en remettre à des proches pour faire des choix personnels et intimes, sans pour autant disparaître en tant que personne, ni cesser d'avoir des affects' (418). Au regard des pratiques de sélection des conjoints étudiées, l'auteur remet en question la réalité d'une transition radicale dans les arrangements matrimoniaux et souligne la dimension consensuelle des choix matrimoniaux, qui mobilisent la génération des parents/des grands-parents et celle des enfants et aboutissent à une 'décision finale consensuelle' (417). Conférant toute son importance aux données récoltées sur son terrain, l'auteur relève avec pertinence qu'il 'est plus intéressant d'observer les sens différenciés qu'accordent aux relations et aux sentiments les personnes rencontrées que de prétendre résoudre un problème générique comme la présence ou non des sentiments en Chine'.

Le chapitre 6 (LA MORALE POLITIQUE DES SENTIMENTS PERSONNELS. *Réflexivité critique et méjugement moral: une proposition d'anatomie*, p. 421-532) examine la dimension politique de l'importance accordée aux sentiments et se livre à une analyse des dimensions politiques du 'personnel' et de l' 'intime'. En référence à un contexte chinois où le domaine intime fait l'objet d'une emprise étatique, il relève que 'sortir le personnel du politique, c'est (...) en Chine, au contraire de chez nous, le rendre à la possibilité d'un débat 'non-politique' certes, mais par conséquent potentiellement public (511)'. Il relève que ces réunions sont tolérées par le gouvernement, dans la mesure où elles sont motivées par un idéal non politique, celui d'être 'de bons parents' et qualifie ces réunions d' 'agora paradoxale'. Cette expression fructueuse désigne 'non pas un lieu où l'on débat de questions politiques, mais (un lieu) dont l'espace est entièrement saturé par des rapports politiques, qui y construisent les modalités de l'interaction, et qu'il participe à prolonger et entretenir. (517)'. L'examen des rencontres parentales, mais aussi des émissions de rencontre télévisée, attestent 'une transformation du régime de moralité dominant en Chine' (530)

Le dernier chapitre, conclusif, reprend les principales questions, analyses et conclusions présentées dans les chapitres précédents. Il résume par ailleurs utilement les principaux apports de la recherche.

Il convient de relever l'intérêt des résultats de la recherche qui renouvelle:

- l'anthropologie des émotions et l'anthropologie politique en faisant apparaître les dimensions politiques du personnel, de l'intime, du mariage, des sentiments;
- la compréhension des arrangements matrimoniaux en Chine contemporaine; l'étude des conditions de vie, ambitions et difficultés de la classe moyenne; l'étude des relations intergénérationnelles et des rapports de genre en Chine (les critères de sélection attestant un renforcement des inégalités entre genres);
- la compréhension des rapports entre pouvoir étatique, changement des représentations sociales et économiques et évolution des pratiques individuelles.

De plus, cette thèse se distingue par:

- sa rigueur méthodologique;

- une enquête de terrain considérable portant sur un objet étudié à partir d'une diversité de lieux situés dans deux villes (ce terrain étant nourri d'enquêtes préalables portant sur la sexualité, la reproduction et les vies amoureuses);
- ses considérations éthiques;
- le croisement délibéré des perspectives des parents et des enfants, ainsi que d'autres acteurs impliqués dans les arrangements matrimoniaux (entre autres, responsables d'agences matrimoniales et participants aux réunions parentales);
- la richesse des sources secondaires et la finesse de leur analyse;
- l'adoption d'une perspective diachronique, nécessitant l'analyse de nombreuses sources historiques;
- la prise en compte de discours médiatiques et légaux;
- la rédaction d'un journal dont des extraits enrichissent la lecture.

Lors de la soutenance, M. Pettier a répondu de façon pertinente aux questions, notamment concernant 1) les relations inter- et intra-générationnelles mobilisées dans les stratégies matrimoniales; 2) les liens existant entre la politique dite 'de l'enfance unique' et les stratégies matrimoniales.

Les réunions parentales semblent attester une convergence entre les intérêts des parents vieillissants et ceux de l'Etat. On note en effet une synergie entre 1) la perpétuation de la lignée et le renouvellement des générations, 2) le succès professionnel des enfants mariés et la sécurité économique des parents vieillissant, 3) l'éducation et le care prodigués par les grands parents encore en bonne forme physique et la limitation des investissements publics dans la prise en charge des enfants en âge scolaire et préscolaire.

Au vu de ce qui précède, on ne peut que saluer l'initiative de M. Pettier de se pencher sur les réunions parentales. Ces réunions illustrent de façon frappante les enjeux individuels, familiaux, communautaires et nationaux que représentent les naissances et les mariages; de plus, elles constituent une vitrine où se reflètent les relations entre intimes (parents et enfants, époux et épouse, grands-parents et petits-enfants, beaux-parents et beaux-enfants) ainsi que celles liant les citoyens et l'Etat chinois.

La recherche de bons partis pour des enfants célibataires éclaire d'une façon privilégiée les rapports intergénérationnels: elle atteste la dépendance des parents à l'égard des choix professionnels, mais aussi conjugaux de leurs enfants; dans le même temps, elle démontre la mise à l'ordre des enfants, pour lesquels le mariage et la procréation ne sont pas facultatifs. L'entrée dans la conjugalité et l'accès à la parentalité font partie des obligations filiales et des devoirs des citoyen-e-s à l'égard de l'Etat. D'ailleurs, ce constat est conforté par une décision récente du gouvernement chinois, qui incite depuis le 29 octobre 2015 tous les couples chinois (formés en principe d'enfants uniques) à procréer deux enfants.

Pour conclure, la thèse de M. Jean-Baptiste Pettier est une excellente contribution à la recherche scientifique, qu'il est urgent de diffuser sous la forme d'articles et d'un ouvrage.

Le président donne ensuite la parole à Susanne **Brandtstädter**, seconde rapporteure, qui s'exprime en anglais.

Pettier's dissertation explores the contours of a new marriage market in urban China by focusing on the social institution of *xiangqin*, originally a traditional form of marriage intermediation, that is being reinvented in a newly individualized, and highly competitive, urban society of strangers. As a social idea, and in its basic form, *xiangqin* has been a central element of Chinese marriages for millennia. As Pettier's historical overview shows, it emerged as an instituted practice at the confluence between state-centered politics of Confucian propriety, social strategies for securing the economic, social, biological and spiritual reproduction of families, and the normative needs of producing virtuous adults for marriage (husbands and wives, and sons- and daughters-in-law). Today's *xiangqin*, as Pettier study argues, is not a 'traditional survival', but a social response to anxieties (moral, social and economic) that are today virulent in Chinese society, and that manifest themselves most vividly in the search for 'a good match.'

Highly originally, the study takes *xiangqin* itself as an ethnographic field, and traces the institution's transformations through time and in a variety of places. It links *xiangqin*'s emergence to the early Confucian state, and delineates its transformation into a ubiquitous social custom, its suppression as a "backward" institution (epitomizing the "feudal" system of arranged marriages) under Mao, and its recent revival as a publically highly visible, yet semi-embarrassing practice employed by families and individuals in their fight for (and over) the perfect spouse. Pettier's study of parental and bachelor gatherings in Beijing and Chengdu's public parks, which have become arenas of matchmaking in recent years, shows the anguish, embarrassment, mistrust, mannerism, and the sometimes aggressive strategies that shape today's *xiangqin* (and that many view as characteristic for contemporary society as a whole).

As Pettier demonstrates, much of this anguish is derived from a highly competitive environment and genuine worries about the reproductive future of one's family, some of it from 'doing *xiangqin*' in the public eye, and some of it from the effort to balance a desire for proper sentiments, etiquette and morals with a desire to 'get lucky' by marrying up. In the latter, the fundamental tension at the heart of the new *xiangqin* reveals itself: the tension between 'love' or *authentic sentiment*, typically 'fronted' by children as the only valid basis for marriage, and larger, future-oriented *interest in things* (such as a car, an apartment, or a degree), typically 'fronted' by parents. *Xiangqin* thus reveals a marriage market in today's China that is not only shaped by the effects of the one-child policy, but also by a host of social factors many of which originate in Chinese modernity – such as the concern with the quality of the individual person, the importance of "love", the competitive market environment, and the "unmarriageable types" that fall off the scale on both end.

Pettier's is a very comprehensive study of modern transformations of the Chinese marriage market through the prism of *xiangqin*, highly original in its organization and sources, and with a deep historical understanding of the various factors that have made some people more desirable than other, and that have shaped a unique constellation of "love" and "interests". Pettier thus also demonstrates why a traditional institution such as *xiangqin* works in the very different context of contemporary China. Probing further into the issue of institutional resilience could here, however, have led to an even wider interrogation of the particular character of modernity and its institutions in China. China is today a post-

revolutionary society, which is not only very different from its own past, but also different from those societies for which models of a marriage market, a central term in Pettier's thesis, have been developed.

Pettier argues that "*xiangqin* wars" are de facto about gaining and securing potential relationships, and that such relationships, rather than particular persons or things, are what is "on offer" on the marriage market in contemporary China. Pettier shows that this concern with particular relationships, and the effort to (re)make oneself through working on a personalized net of relevant relations is, on the one hand, uniquely Chinese. But what his study also suggests, is that the (Western) opposition of love and interest, or personal feelings and economic strategies, has led to a misrepresentation of marriage as falling into opposed ideal types (free/arranged, for love/ for convenience, true/'fake', old fashioned/progressive). Marriage strategies everywhere might be, first and foremost, out to 'gain' particular affective relationships. While this is true, it would have been worth reflecting further on how the particular context of contemporary China has contributed to this focus on potential relationships, and, vice versa, how thinking of marriage strategies as a sentimental politics might change the way anthropologists think about marriage as a social institution.

As should be evident by now, a major intellectual achievement of Pettier's thesis lies in the fact that he takes his comprehensive study of a singular social institution as an inroad to discuss, and shed light on, issues on a much larger historical and theoretical scale – such the meaning of 'love' for the making (and re-making) of Chinese modernity and the idea of the Chinese modern subject, and, by extension, for modernity and modern subjectivities at large.

Delineating such genealogies of historical practice finally allows Pettier to view sentimental politics as central to the making of modern subjectivities, linking the fields of morality, politics, and economics. Sentimental politics are shaped by political discourse and public moralities, dominated by elite sections of the population, and they are centrally, as he argues, a politics of social distinction. In the concluding section, Pettier argues convincingly for a stronger focus on sentiments in studies of political and social change, as well as for a focus on sentiments as a type of politics ('politiques sentimental'), which encompasses both the notion of sentiments as affect and that of sentiments as something to be 'won'.

The thesis shows convincingly that *xiangqin*, as an institution and as a social practice, straddles areas of social life conventionally seen as separate: the realm of sentiments and the economic sphere, as well as the domestic and political, or the private and public, spheres.

Yet, one could have further asked whether the very concepts typically related to marriage as an institution -- terms such as (biological, social, or economic) reproduction, social distinction, or (a particular type of) market --- do limit our understanding about the reality of *xiangqin* in contemporary China, that is, of what is actually being negotiated here.

As she will argue later, the same might also be true for the notion of "love" itself; the one highlighted and discussed in connection to *xiangqin*.

She suggests that the thesis should have taken three factors more into consideration –



1. China is a post-revolutionary, developmental society that ‘lives’ constantly with an imagined, ideal future
2. It is a society characterized by social rupture rather than by social change
3. It is a society without a settled system of social strata where “models” rather than class habitus shapes notions of how one should live.

The study of *xiangqin* practices shows a strong concern with, and anxiety about, the future. She believes had Pettier taken this (extraordinarily strong) concern for/about the future more into account, contemporary *xiangqin* might have looked like a very different social institution – something that exposes anxieties and that generates dreams, and a space where such dreams and anxieties are interrogated in public. People participate in *xiangqin* to look for the “ideal match” and “to get lucky”. Yet, as they themselves acknowledge, the chance that this will happen is minimal. That is a paradox the dissertation does not discuss enough. It is not possible to discern from the dissertation itself how many marriages do result from these kind of “public *xiangqin*” described in the dissertation, nor how of those who do have actually settled for someone less or even little ‘ideal’.

The ideal for everyone in China to strive for, or the model for personal development generally, is that of (a particular) ideal citizen, defined by his or her ‘quality’ (*suzhi*). Such ideals might be epitomized by the new “labour models” selected by the government, who do not just represent exceptional achievements in particular fields – the economy, sports, science – but who also stand as moral examples. Education, material success and a professional career is a clear measure of *suzhi*. The ideal partner is, in that respect, an ideal (middle class) citizen (with slight variations for women and men). On the other hand, practicable and doable ways to “get there” are unclear, and for many if not most people, the “middle class lifestyle” imagined in the *suzhi* discourse is unattainable in one’s lifetime. At the same time, social security is absent for most people, and there are rarely long established, relevant social groups outside the family from which one would draw marriage partners – urban China is today a society of strangers.

This seems to create a very strange marriage market indeed, when it comes to public *xiangqin* practices. As Pettier shows, the market is not shaped by the ratio of men to women existent in society, but by social ideals in relation to the future spouse. Yet the ideal spouse, according to the criteria given, and as Pettier also notes, is not only extremely rare, but to find he or she through *xiangqin* is nearly impossible (as is also acknowledged by people themselves). People hope to “strike it lucky”. So the “marriage market” that comes to the fore in the *xiangqin* practices Pettier describes appears not like a market in goods (as is the market metaphor typical for the imagination of the marriage market), but like a market in futures. People do not seek, first and foremost, to reproduce their families, but apparently to transform their fate and secure “a future” by finding the “ideal mate”.

Given also the fact that modern *xiangqin* is realized among total strangers, *xiangqin* appears less like an institution organizing a ‘local’ marriages market, and more like a casino or a gambling den – where people try to hit the jackpot, however unlikely it might be.



Given all this, well-trodden metaphors like marriage markets, reproduction and social distinction might obscure other dimensions of social reality that take precedence in *public xiangqin* and might explain its resilience (and current reinvention) as a social institution.

Finally, the problem of misrecognition might also concern the notion of love ('authentic love') that people conjure in conversations when evaluating marriage partners and marriage choices. The connection Chinas early modernizers, and also the Communist Party, made between love (free, authentic, sentiment-driven) and the desired modern (indeed, future) have made is likely to shape this discourse, described in the dissertation, of China "knowing no love" on the one hand, and love as the ultimate (Chinese?) value on the other. She believes these are discourses that use the value scale of (pure, authentic, ideal, true) 'love' to decry a backward society, to demonstrate one's own sincerity as a modern person, and to express one's desire to live the ideal future. It seems doubtful that, given China's particular history and present situation, interlocutors here indeed comment on the value or presence of love as *personal or private feeling*.

Jean-Baptiste Pettier répond en anglais aux commentaires et questions de la rapporteure.

La parole est donnée ensuite à **Isabelle Thireau**, examinatrice.

Elle commence par remercier Jean Baptiste Pettier et Didier Fassin de l'avoir invitée à cette soutenance et de lui avoir ainsi donnée l'occasion de découvrir cette thèse lue avec beaucoup d'intérêt. Elle félicite Jean Baptiste Pettier d'avoir su identifier un sujet de thèse original, très peu traité dans la littérature, et pertinent pour saisir certaines des transformations à l'œuvre au sein de la société chinoise contemporaine. La thèse porte en effet, comme il l'a déjà été dit, sur plusieurs dispositifs de « recherche organisée d'un conjoint », expression tout à fait heureuse proposée par l'auteur pour traduire le terme chinois *xiangqin*. Ces dispositifs – une agence matrimoniale ; des rassemblements de parents dans des parcs de Pékin ou de Chengdu cherchant à trouver un conjoint, ou le meilleur conjoint possible pour leur enfant ; des rencontres collectives organisées pour les célibataires – ne sont pas prédominants dans les mariages en Chine. En effet, la rencontre directe sur les lieux d'étude ou de travail et la présentation d'un potentiel conjoint par des proches, parents ou amis, sont les modes les plus habituels de rencontre d'un futur conjoint dans une société, qui plus est, où la cohabitation a connu un essor important depuis deux décennies. Ces dispositifs sont néanmoins des points d'entrée qui se révèlent d'une grande valeur heuristique pour saisir des attentes, des considérations, des négociations qui circulent souvent de façon plus discrète dans les familles et qui, de plus, font l'objet de débats publics.

Les dispositifs observés ont en commun de jouir d'un certain degré de visibilité, ou de publicité. Ils se déroulent en effet en-dehors de la sphère privée, sur une scène plus ou moins publique, et impliquent à ce titre que soient explicités, et bien souvent objectivés, les souhaits des parents ou ceux de leurs enfants célibataires. C'est d'ailleurs le caractère à la fois organisé et public de ces rencontres qui fonde leur spécificité, un processus qui n'a cessé de s'affirmer depuis le milieu des années 1980. Dès cette date en effet, soit juste après la politique dite de réforme et d'ouverture adoptée par Deng Xiaoping, des agences matrimoniales peu



formalisées sont créées, souvent par des parents dont les enfants n'ont pas encore trouvé de conjoint ; des parcs de la capitale accueillent des parents qui cherchent à élargir l'éventail des conjoints possibles ; l'existence d'un groupe de jeunes femmes très éduquées mais célibataires est déplorée.

Si le choix du terme d'intermédiation pour désigner ces moments pourrait être discuté, il n'en demeure pas moins que Jean-Baptiste Pettier développe, à travers cet objet empirique, une analyse à la fois ambitieuse, fine et complexe des transformations les plus récentes de la société chinoise, développant toute une série de questionnements qui embrassent les sphères politique, économique et morale. Il le fait en s'inscrivant dans une approche qui s'efforce d'analyser la société chinoise sans rabattre automatiquement les processus observés sur des dispositions culturelles ou sur les effets mécaniques d'une expérience politique particulière. La clarté du plan et la qualité de l'écriture sont aussi à saluer.

Il serait trop long de signaler tous les passages qui l'ont particulièrement intéressée, mais elle voudrait évoquer ici le très beau chapitre III sur les réunions parentales et ses pages notamment sur la défiance qui surgit quand précisément on sort du milieu d'interconnaissance pour identifier un conjoint potentiel, mais aussi les pages en fin de chapitre VI qui soulignent les angoisses et inquiétudes concernant l'avenir, notamment matériel, quand même ceux qui disposent de revenus moyens ne sont pas à l'abri de dépenses d'éducation ou de santé très coûteuses et parfois synonymes d'entrée dans la précarité. Ces matériaux sur le contexte économique et social dans lequel ces « recherches organisées d'un conjoint » s'inscrivent auraient d'ailleurs pu venir plus tôt dans la thèse tant elles sont indispensables pour saisir les inquiétudes et les espoirs manifestés par les uns et les autres.

Elle fera quatre remarques, deux générales et deux plus ponctuelles, qui sont surtout des suggestions pour une éventuelle publication de ce travail.

La première concerne le fait qu'il y a parfois une sorte de confusion dans l'analyse entre ces moments de recherche d'un conjoint, le processus de choix du conjoint et le mariage. Si les scènes analysées nous renseignent sur les choix matrimoniaux - même si ceux-ci, devant être explicités, font alors l'objet d'une forme d'objectivation particulière -, elles ne représentent que des jalons spécifiques d'un processus long et complexe ou du mariage. De façon plus précise, ce qui est dit sur ces scènes publiques est important mais peut se révéler secondaire, disparaître ou faire l'objet de nouvelles interprétations dans la singularité d'une rencontre concrète. Analyser le processus de choix et observer « qui se marie avec qui, comment et pourquoi ? » aurait nécessité de suivre certains des célibataires rencontrés en différents moments de leurs parcours, ou d'intégrer dans le corpus d'enquêtés des personnes mariées en tentant de reconstituer le processus ayant conduit au mariage. Il est donc sans doute important de bien spécifier ce que ces scènes nous disent, et ce qu'elles ne peuvent pas nous dire.

Sa deuxième remarque concerne le long détour fait par des ouvrages portant sur le confucianisme, ou sur le statut des entremetteuses tel qu'il était perçu dans la Chine ancienne ou sous des dynasties impériales telles que les Tang ou les Ming, un détour qui est suivi un peu abruptement par une description de la situation observée depuis 1980. Si le passé est

évoqué ici parce que les enquêtés eux-mêmes le sollicitent pour donner sens à leurs pratiques et les légitimer, il semble que des références historiques plus concises, intégrées au texte quand les enquêtés eux-mêmes les font surgir, auraient sans doute suffi. Si ce passé lointain est évoqué pour ancrer les pratiques actuelles dans l'histoire chinoise, des études anthropologique menées par des auteurs chinois ou étrangers auraient pu être mobilisées pour montrer l'évolution constante du rôle de l'entremetteuse et des relations entre parents et enfants dans le domaine du choix du conjoint, notamment – mais pas seulement- pendant la première moitié du XXème siècle.

De façon beaucoup plus ponctuelle, il conviendrait sans doute de donner plus de place aux décennies dites maoïstes et d'infléchir la façon dont elles sont présentées. Ces décennies traitées de la page 110 à la page 117 affectent sans doute beaucoup plus qu'il n'est dit la place accordée, dans le débat public, à l'amour ou aux préférences personnelles lors du choix du conjoint. De plus, si la Loi sur le mariage de 1950 s'efforce de limiter l'influence des parents dans le domaine matrimonial, le constat porté sur ces décennies doit être nuancé : le Parti communiste chinois a organisé, dans la foulée de cette loi, le remariage des veuves, venues de la ville ou de la campagne, à des paysans âgés célibataires ; il a combattu les sentiments amoureux et leur expression comme « petit-bourgeois » ; il a contraint les choix du conjoint par une architecture très contraignante d'étiquettes de classe.

Enfin, la discussion sur les questions d'homogamie lui a semblé très intéressante mais il serait sans doute important de mieux distinguer, d'un côté, les possibilités de mobilité sociale qu'accorde un niveau individuel d'éducation élevé, de l'autre, le statut économique des familles. Un écart existe en effet souvent entre le statut social des jeunes célibataires éduqués, du fait même de leur éducation, et le niveau économique de leur famille, qui affecte les aspirations des uns et des autres et complique l'identification du « conjoint idéal ».

Elle redit, pour conclure, la richesse et l'inventivité de ce travail, le caractère très stimulant des descriptions et des analyses proposées qui frayent la voie à un renouvellement des questionnements sur la famille chinoise.

Le président passe ensuite la parole à Bernard Vernier, examinateur.

Bernard Vernier félicite Jean-Baptiste Pettier pour cette étude ethnographique de l'institution sociale du Xiangqin qui permet de mieux comprendre la transformation du marché matrimonial et celle de la société chinoise, elle-même. La problématique élaborée est ambitieuse. Elle mobilise l'histoire de la Chine et différentes branches des sciences sociales. En liant chaque forme d'intermédiation au contexte politique et socio-économique du moment, elle donne un axe de recherche solide qui permet d'éclairer de façon passionnante la forme actuelle, décrite comme forme réinventée. Bernard Vernier se déclare particulièrement sensible à l'effort de J.B Pettier pour montrer que les comportements, les rapports entre les personnes et jusqu'aux émotions ressenties (angoisse, méfiance, etc.) ne peuvent se comprendre sans prendre en compte le contexte au moment de l'étude (les transformations rapides entraînées par le capitalisme avec sa concurrence généralisée, etc.) et l'histoire de la Chine, sans oublier l'histoire récente (Révolution culturelle et sa terreur des dénonciations,

politique de l'enfant unique, etc.). Les descriptions qui donnent à voir de façon vivante, fine et sensible (particulièrement dans le cas des réunions parentales dans les jardins publics) cette véritable incorporation de l'histoire et du contexte, démontrent un vrai talent d'observation. Les mises en garde contre l'ethnocentrisme et le culturalisme sont bien venues et également la critique de la notion de mariage arrangé qui recouvre, en effet, bien des différences de contenu du point de vue des rapports entre l'individu et son groupe d'appartenance. Les entretiens réalisés sont souvent excellents et montrent une aptitude certaine à établir des rapports de confiance avec les personnes interrogées. Enfin, pour ce qui est de la forme, il faut souligner la clarté des résumés, en fin de chaque partie, très utiles pour la compréhension.

Bernard Vernier a cependant quelques remarques à faire. La première interrogation porte sur la question de l'amour en Chine qui, selon beaucoup, n'existerait pas. Suffit-il d'attribuer cette représentation à l'ethnocentrisme occidental quand on sait que beaucoup de chercheurs ont nié l'existence de l'amour dans l'ancienne société européenne ? Est-il, d'autre part, possible d'étudier, sans plus de précaution, la représentation de la place de l'amour dans le mariage en Chine à partir d'une population typée socialement et en position d'échec sur le marché matrimonial ?

La seconde question, plus importante, porte sur la stratégie de recherche. L'auteur de la thèse a privilégié une ethnographie des différents lieux où se joue l'intermédiation (réunions de parents dans les parcs, réunions de célibataires sponsorisées, émissions télévisées mettant en rapport des célibataires, etc.) pour donner une vue d'ensemble de ce fait social. Cela donne lieu en pratique, dans certains cas, à une analyse qu'on aurait souhaité plus approfondie : pour les émissions de TV pour célibataires, par exemple, n'aurait-il pas été intéressant de les comparer avec des émissions un peu semblables en Europe pour mieux en faire ressortir la spécificité en Chine ? Dans un autre cas, cela donne lieu à une impression de redondance coûteuse en temps de travail de terrain : était-il nécessaire par exemple d'étudier les réunions parentales dans deux villes différentes sachant que dans ces deux villes elles rassemblent des gens semblables et qu'on aurait aussi bien pu multiplier les cas sans atteindre à l'exhaustivité ? La méthode comparative n'est-elle pas plus féconde quand elle compare les variétés d'une même institution pour rendre compte des différences observées ? Ce souci d'exhaustivité, louable en lui-même, semble avoir fait obstacle à une analyse plus en profondeur que l'auteur de la thèse aurait été tout à fait capable de faire et qui aurait pu mieux fonder certaines des thèses avancées.

Une des thèses les plus intéressantes de ce travail affirme, contre une analyse en termes de rapports de force entre générations, que la décision matrimoniale est le produit d'un consensus familial lié à une interdépendance des personnes participant à la décision. Il aurait été intéressant de mieux la démontrer dans ses différentes parties, à partir d'un matériel de première main. L'idée du consensus (et de sa création dans le cadre de rapports de force variables), celle de l'interdépendance des parents (dont la forme est différente selon l'étape du cycle de vie familiale) et l'idée du lien qui existe entre consensus et interdépendance. Pour cela, il aurait été important d'avoir plus de renseignements sur les échanges matériels, symboliques et affectifs au sein des familles et sur le rôle du mode de résidence. Intéressant



aussi de faire raconter plus en détails, par les enfants et leurs parents, les différentes rencontres et les discussions familiales auxquelles elles ont donné lieu, les raisons des échecs et des réussites qui, elles, malheureusement ont été écartées de l'étude. La thèse comporte de bons entretiens sur certaines de ces questions mais ils auraient pu être plus nombreux. Et puisque l'existence même d'intermédiaires suggère des difficultés relationnelles entre les sexes, ne fallait-il pas inclure dans l'enquête une étude de la socialisation des jeunes étudiés ? Une dernière remarque porte sur l'absence de référence au livre de Hua Cai sur les Na de Chine « Une société sans père ni mari ». Ce livre, comme d'ailleurs les livres de Levi-Strauss cités, porte sur la société rurale mais il a le mérite de montrer l'extrême diversité de la société chinoise, et, par-delà même, des sociétés humaines.

Bernard Vernier conclut son intervention en notant que si le lecteur ressent parfois un sentiment de manque en lisant cette thèse, c'est que par sa qualité même celle-ci suscite chez le lecteur une très grande attente qui honore le candidat. Il félicite enfin celui-ci d'avoir su mener en Chine et en chinois une enquête qui ouvre des pistes nouvelles et fournit aux anthropologues de langue française, souvent ignorants du monde chinois, des éléments riches de comparaison et de réflexion.

Michel **Bozon** prend la parole en dernier. Il remercie Didier Fassin de l'avoir invité à participer à ce jury à l'EHESS. Et il félicite Jean-Baptiste Pettier pour la richesse de cette thèse, fondée sur un solide et subtil travail de terrain associé à une réflexion théorique personnelle, souvent érudite, qui analyse de manière originale la place des sentiments, leur importance politique, et leur valeur sociale distinctive dans les choix matrimoniaux en Chine urbaine dans les années 2000. On voit que cette thèse a été un effort de longue haleine. C'est bien d'avoir su la faire aboutir.

Après les interventions et commentaires de ses collègues rapporteurs et spécialistes de la Chine, il ne va pas reprendre la présentation détaillée du travail. La thèse contient une bibliographie de 45 pages, avec un cadre de références très riche, très érudit et bien maîtrisé. Si l'un des objets est l'amour, on peut seulement regretter qu'il y ait peu de références de sociologues sur cette question, par exemple Niklas Luhmann, *L'amour comme passion*, et puisqu'il s'agit du mariage en Chine, peu d'éléments de contextualisation socio-démographique récente sur la nuptialité et le célibat en Chine.

Comment caractériser cette thèse ? C'est d'abord un travail ethnographique, principalement présenté dans les chapitres 2, 3 et 4, centré sur l'observation de 6 réunions de parents d'enfants célibataires qui cherchent à leur trouver des conjoints, dans deux grandes villes. Cela permet d'observer des interactions entre parents, d'avoir des entretiens avec eux, d'avoir des entretiens avec quelques jeunes célibataires présents ou non sur place, et d'élargir l'observation à quelques agences matrimoniales, qui font de la publicité dans ces lieux. Les trois autres chapitres (le 1^{er}, le 5^{ème} et le 6^{ème}) élargissent la question du choix personnel et des préférences personnelles dans les pratiques matrimoniales en Chine, en l'inscrivant dans des contextes historiques et politiques, et des débats scientifiques. Cette question est souvent traduite plus généralement, par les auteurs occidentaux et chinois, dans les termes d'amour ou

de sentiments, ou bien de mariage arrangé vs mariage libre. La contextualisation dominante est historique et politique, sur la très longue durée dans le premier chapitre, sur la période de la Chine populaire dans le 5^{ème} chapitre, et sur les années 2000 dans le 6^{ème} chapitre, qui prend comme source des documents médiatiques au sens large pour mettre en scène un débat sur la question. Pour résumer, on peut dire que la thèse est une étude de cas située, à laquelle de la profondeur est donnée par cette contextualisation politico-historique à trois niveaux, ce qui mène en conclusion à une réflexion ambitieuse à la manière d'Elias sur l'Etat, l'amour, la reproduction sociale et la transformation des aspirations personnelles en Chine.

Mais le coeur de la thèse est l'observation du *xiāngqīn*, institution informelle et récente, mais qui porte un nom ancien, et qui est envisagée comme un fait social total, en tirant une infinité de fils d'interprétation. La description ethnographique présente de grandes qualités de finesse, même si elle a évidemment ses limites qui sont celles du terrain lui-même: Jean-Baptiste Pettier montre bien que ces réunions de parents en recherche de conjoints pour leurs enfants, dont l'efficacité matrimoniale est quasi-nulle, fonctionne plutôt comme une agora paradoxale, qui permet à un groupe social en formation, convaincu de son excellence, de discuter/tracer ses limites avec d'autres groupes qui sont tenus à distance. Ces barrières se construisent indissociablement à partir des conditions matérielles, c'est-à-dire du niveau socio-économique, et de toutes les autres caractéristiques qui font qu'un conjoint et sa famille vont plaire, déplaire, être acceptés ou non. Les caractéristiques physiques ou les éléments de caractère qui plaisent ne sont pas des éléments subjectifs non situés, ils n'échappent pas aux classements sociaux: ainsi la haute taille de l'homme, si fortement requise, est liée au milieu social (élevé) ou à l'origine locale, ce qui n'est pas suffisamment dit. De même, ce qu'on appelle la beauté n'est pas hors du monde social, elle prend d'ailleurs des formes très diverses selon le milieu social.

Un commentaire que l'on peut faire sur cette observation des réunions de parents est que l'auteur tarde un peu à la situer sociologiquement: il s'agit d'un groupe social bien particulier, de classes moyennes supérieures, dont les problèmes ne concernent pas la Chine dans son ensemble et concernent aussi sous des formes comparables des groupes sociaux hors de Chine: ces jeunes femmes très diplômées, très contrôlées par leurs parents, peu expérimentées sexuellement et menacées par le célibat, sont présentes dans de nombreuses parties du monde, en Asie, en Amérique latine, en Afrique, en Europe. Dans la plupart des pays, leurs problèmes ne sont pas au centre du débat social et politique.

Un second commentaire porte sur la conceptualisation des aspirations sentimentales comme un élément de distinction sociale, tant chez les jeunes gens que chez leurs parents, avec laquelle Michel Bozon est tout à fait d'accord. Mais il se demande si l'auteur ne gagnerait pas à élargir la question, en parlant plutôt de *capital culturel*, non strictement lié au niveau d'études, mais à toute une série de pratiques sociales, une manière d'être, voire des qualités morales, qui sont peut-être un des éléments de qualité que ces jeunes gens et leurs parents recherchent. Il n'emploie jamais l'expression, mais en tant que lecteur de Bourdieu, il devrait y être sensible.



Est-il si difficile de se marier en Chine ? En fait non. Jean-Baptiste Pettier dit bien que la norme du mariage est tellement absolue que le célibat définitif est quasi-inexistant en Chine, même dans le contexte des taux de masculinité très élevés que connaît ce pays. Les problèmes à faire des rencontres matrimoniales qui sont analysés dans la thèse sont loin de concerner tous les milieux sociaux en Chine, mais c'est un point sur lequel aucune vue d'ensemble n'est donnée. L'auteur indique bien que l'intermédiation, pour rencontrer un partenaire conjugal, est très généralisée, et que le consensus entre la génération des parents et celle de leurs enfants est systématiquement recherché. Sans faire une étude aussi détaillée sur d'autres milieux, et à partir de sa connaissance des travaux de sciences sociale sur la Chine contemporaine, on aurait aimé avoir un panorama des formes d'intermédiation. On imagine que l'intermédiation par les pairs joue un rôle fondamental. Est-ce qu'elle implique des critères d'appréciation différents ? Est-elle sollicitée par les intéressés ou plutôt subie ?

Michel Bozon fait ensuite quelques remarques sur la forme. Il y a inexplicablement des problèmes d'orthographe un peu récurrents sur la forme des participes passés des verbes du deuxième et du troisième groupe. Des t ou des s sont rajoutés après le i, alors qu'il devrait rester seul.

La thèse ouvre sur de très nombreuses pistes, au-delà des dimensions qui ont été mises en avant. Cela implique néanmoins de se situer sur une échelle temporelle plus resserrée. On peut envisager ces prolongements soit à partir du groupe social observé, soit à l'échelle de la Chine, mais en fonction des éléments publiés dont on dispose.

Le premier de ces prolongements possibles aurait été sur la jeunesse et le passage à l'âge adulte. Dans la manière dont cette période de la vie est organisée en Chine et dans certains grands pays d'Asie, on a l'impression de voir des modèles présents dans le monde méditerranéen (longue cohabitation avec les parents, importance du mariage comme moment d'établissement dans l'état adulte). Partout la possibilité de disposer d'un temps libre autonome avec des pairs, en partie consacrés à des loisirs spécifiques à la jeunesse, est un élément important dans la possibilité de rencontrer des conjoints. Est-ce à dire que le secteur des loisirs de la jeunesse ne s'est pas fortement développé en Chine ? Ou qu'il ne joue pas de rôle dans les rencontres ? Ou que les personnes interrogées sont en-dehors de ce mouvement ?

Un autre prolongement possible qui est esquissé est celui de l'évolution des rapports intergénérationnels, au-delà des formulations culturalistes traditionnelles sur la « piété filiale ». Il est clair que toute une thèse pourrait être écrite sur les aspects affectifs et matériels de ces rapports entre générations dans le contexte démographique de la Chine d'aujourd'hui. Il y a un élément dans la thèse dont il n'avait jamais entendu parler et dont il ne sait s'il est anecdotique ou significatif : l'idée que les deux couples de parents des futurs conjoints seront amenés à vivre ensemble. Qu'en est-il ?

La sexualité est particulièrement absente de cette thèse. Et on ne sait pas tellement pourquoi. Les jeunes hommes ont apparemment une activité sexuelle, dont ils parlent peu. Les jeunes femmes non. Il y aurait un portrait à faire de ces jeunes femmes qui n'ont pas

forcément une attitude morale qui leur fait refuser la sexualité, ou se préserver pour quelqu'un, mais que l'on a du mal à cerner. Il y a des points communs avec d'autres pays asiatiques.

La thèse insiste beaucoup sur des sentiments de honte et de gêne, de manque de confiance, de difficulté à entrer en contact avec des inconnus, dont la définition est très large et qui vont bien au-delà des rencontres amoureuses/conjugales. On a envie d'en dire quelque chose, mais comment doit-on traiter cette question ? Elle est généralement traitée de façon culturaliste. On a ici l'envers du cas brésilien (cité par l'auteur), où la cordialité, la proximité des corps, la facilité de contact avec des inconnus est frappante. Et pourtant il y a des points communs entre Brésil et Chine, l'auteur l'indique, dans l'importance des relations sociales, le *jeitinho*, l'importance de la confiance dans les relations économiques et commerciales, le népotisme. Comment peut-on mieux contextualiser cette question ?

Michel Bozon finit par trois questions.

Les sentiments n'existent-ils pas chez les pauvres ? John Gillis est p.503 sur l'Angleterre : « Seuls les plus privilégiés ont jamais pu croire à un mariage reposant simplement sur l'affection mutuelle ». N'y a-t-il pas là une forme d'ethnocentrisme social ? Il y a sans doute une différence entre des discours sur l'amour et des pratiques sentimentales plus ordinaires. Les historiens et historiens anthropologues français (comme André Burguière par exemple) ne seraient pas d'accord avec ces formulations. L'idée dominante est plutôt inverse. Au 18^{ème} et au 19^{ème} siècle en France, c'est lorsqu'il n'y a pas de patrimoines chez les petits paysans et les ouvriers que les préférences personnelles des intéressés entrent le plus en ligne de compte dans le choix du conjoint, et donc les sentiments, et inversement dans les milieux sociaux les plus élevés que les contraintes familiales sont les plus fortes. Que peut-on en dire à propos de ce sujet ? Les sentiments sont-ils vraiment une ligne de séparation entre classes sociales en Chine ?

Internet et les rencontres y compris matrimoniales en ligne ont été écartés de l'approche empirique. Elles n'apparaissent qu'en filigrane, à travers une lettre qu'une amie écrit à l'auteur. Pourtant pour compléter le portrait d'une société en changement, et d'une époque, l'observation d'un site de rencontre, dont l'apparition est contemporaine à celle des agences matrimoniales et des réunions de parents, aurait enrichi la problématique de l'économie et des sentiments. Les hommes auraient été plus présents. Cela fait-il disparaître toute forme d'intermédiation ? Comment s'exprime la timidité dans les échanges ?

Michel Bozon finit sur la thématique du genre, présente en filigrane tout au long du texte, mais jamais approfondie ni reprise en conclusion. L'idée dominante est qu'il y a un abandon des références égalitaires de la période maoïste, et ce qui est appelé, sans en donner d'exemples très précis, la *resexualisation* de la société. Parmi les personnes interrogées, l'image du couple inégalitaire semble aller de soi. Il n'y a pas d'aspiration à l'égalité dans l'interaction amoureuse. Les hommes doivent travailler comme des fous, et les femmes ne pas se consacrer à leur carrière. Ces femmes très diplômées n'expriment-elles pas d'autres aspirations, comme on peut le voir déjà au Japon ?

Toutes ces questions traduisent l'intérêt qu'un non-spécialiste de la Chine prend à cette thèse. Michel Bozon félicite encore Jean-Baptiste Pettier pour cet impressionnant travail.

Après une brève délibération, le jury déclare Jean-Baptiste Pettier, docteur de l'EHESS en anthropologie sociale et en ethnologie, avec la mention Très honorable et les félicitations du jury. Une partie de la soutenance a été réalisée en anglais, ce qui permet à cette thèse de bénéficier du label « Doctorat Européen ».

Michel BOZON

Susanne Brandtstaedt
Didier Fassin

Michel Bozon

V. PACHE ITYBER
Veronique Pache

ff

SRV

Isabelle Thireau

ISABELLE THIREAU

Levent Viret

lv



Copie certifiée conforme à l'original
Paris, le 29/11/16
Le Directeur des Enseignements et de la vie étudiante
et par autorisation
Catherine Rector
Responsable du Service de l'école doctorale de l'EHESS

Rapport complémentaire du président pour justifier les félicitations du jury

Le jury a été unanime à reconnaître l'ambition de la thèse de Jean-Baptiste Pettier sur l'intermédiation matrimoniale et l'amour en Chine. Fondée sur un travail de terrain considérable sur deux sites éloignés, elle est inscrite également dans la profondeur historique, et utilise des échelles temporelles diverses, que l'auteur mobilise au moyen d'une érudition sans faille. C'est une contribution remarquable et originale à l'anthropologie des émotions et à l'anthropologie morale de la Chine.

Michel BOZON

Michel Bozon



Copie certifiée conforme à l'original
Paris, le 29/11/16
Le Directeur des Enseignements et de la vie étudiante
et par autorisation
Catherine Bozon
Responsable du Service de l'école doctorale de l'EHESS